Chen, Ying. *Espèces*. Montréal : Boréal, 2011. (212 p.)

L'animal au fond de soi

Dans *Espèces*, le nouveau roman de Ying Chen, le lecteur est appelé à faire un voyage extraordinaire dans un univers qu'il ne saurait qu'effleurer. Mais, entre les mains de la merveilleuse styliste et conteuse qu'est Chen, le voyage se fait le plus simplement possible, comme si tout cela pouvait se passer et qu'il n'était pas nécessaire d'expliquer philosophiquement ou scientifiquement la chose. Devant nous, sans aucune raison apparente, une femme se transforme en chatte, donc change d'espèce tout en continuant à vivre dans le même univers qu'elle avait connu lorsqu'elle était humaine. L'aspect le plus étonnant de ce roman, écrit à la première personne, c'est que, grâce à cette métamorphose, le personnage principal arrive petit à petit à comprendre sa propre humanité. Tout ce qui lui faisait défaut lorsqu'elle était épouse et mère, cherchant à vivre avec un homme qu'elle appréciait sans vraiment aimer d'un amour généreux, devient alors simple côtoiement, une acceptation de ce qui lui est donné ou ce qu'il est possible de recevoir. Devenue chatte, elle finit par comprendre qu'il suffit d'être là, de vivre dans le quotidien, de laisser la vie s'arranger avec la vie pour que tous ses tracasseries se résorbent dans un merveilleux ascétisme, un rapport avec les objets qui lui permet de témoigner sans juger, d'être sans avoir à espérer que les choses soient différentes de ce qu'elles sont.

Cela signifie-t-il que, pour être heureuse, une femme n'a qu'à se résigner à son sort ? L'auteure ne suggère absolument pas qu'une femme résignée serait plus heureuse qu'une femme qui questionne tout. Donc ce livre est loin de prôner une certaine passivité, une façon neutre d'être dans le monde.

Au contraire.

Lorsqu'elle était toujours humaine, la protagoniste s'était renfermée dans une attitude qui la rendait indifférente à tout ce qui existait autour d'elle, même à son propre désir de revendiquer quoi que ce soit. Donc, ce n'est pas en devenant chatte qu'elle devient passive ou résignée. Il serait juste de se demander si c'était peut-être dans sa nature d'agir ainsi, comme quelque chose d'inscrit dans sa peau. Maintenant, dissociée de l'univers humain et de ses exigences, elle continue à partager l'aire de vie avec un homme pour qui le mutisme fait l'affaire. Dans ce sens, rien n'a changé pour elle. La

distance entre elle et son mari perdure. Et puis il existe toujours une certaine complicité dans l'absence de chaleur entre les deux êtres humains. En devenant chatte, la protagoniste a donc tout simplement donné une forme extérieure à ce qui, probablement depuis toujours, enrobait son âme. Par contre, en changeant d'espèce, elle a fini par découvrir sa vraie nature, qui était de circuler en étrangère parmi les choses. En apprenant à vivre cette étrangeté, et donc en assumant tout ce qui, en elle, était en désaccord avec sa propre espèce, elle a réussi à faire de son désaccord une sorte de vertu, en tout cas quelque chose qui cesse de l'aliéner.

La métamorphose du protagoniste s'opère de façon graduelle, de façon si naturelle qu'on aurait dit qu'elle avait déjà, en elle, les prédispositions nécessaires à une telle migration. Dans *La métamorphose* de Kafka, la transformation est imposée au protagoniste et elle revêt un visage (et un corps) hideux. Cette transformation ne peut qu'effrayer. À l'inverse, dans le récit de Ying Chen, on a plutôt l'impression d'assister à une transformation volontaire, même désirée. La protagoniste ne résiste jamais. C'est comme s'il s'agissait de la réalisation d'un rêve. On dirait que la femme/chatte n'a jamais été bien dans sa peau humaine et était condamnée à un profond degré d'insatisfaction. Devenir chatte lui permet donc de se libérer de toutes les entraves, de tous les empêchements ainsi que des limites que comportait son humanité.

Chose étrange, son mari, qui accepte la présence lointaine (la chatte exige très peu de lui) de cette créature venue d'il ne sait où, devient plus présent à son ancienne compagne, plus généreux aussi. Il est bien dans sa peau. Il devient presque heureux. Et le rapport qu'il maintient avec elle correspond de plus près à ce qu'elle aurait désiré de lui.

Grâce à un astucieux renversement des perspectives, l'auteure Ying Chen suscite un questionnement sur le sens profond de ce que signifie le fait d'être humain et le besoin de créer des rapports dans un contexte dit humain, selon les lois et les attentes régies par l'espèce humaine. Suggère-t-elle que c'est seulement en changeant d'espèce – c'est-à-dire en se défaisant de sa manière d'être – qu'un être humain peut arriver à assumer son état véritable ou à devenir profondément humain ? Ou ne fait-elle que proposer une autre façon d'aborder la question de l'appartenance, du rapport que tout être humain doit entretenir avec le monde qui l'entoure ? L'auteure n'offre pas de réponse facile à cette

question. De fait, elle ne cherche même pas à y répondre. Elle ne fait que présenter un miroir avec de nouvelles perspectives sur la question.

La protagoniste, lorsqu'elle aura suffisamment intégré à son être sa nouvelle vision des choses, lorsqu'elle se sera défait de tout ce qui lui donnait son identité et qui la limitait en tant qu'être humain, saura-t-elle réintégrer le monde dans lequel elle évoluait ? Reprendra-t-elle le goût d'assumer le visage, le corps et le rôle qui rassurent tous ceux autour d'elle ? Sera-t-elle capable de reprendre son ancienne forme ?

Là n'est pas la question.

La question que l'auteure pose est la suivante : Qu'est-ce qui passe d'une partie de nous-même à une autre qui pourrait nous permettre de mieux nous sentir dans notre peau ? Il est évident que la protagoniste a toujours eu un corps et une âme de chatte en elle. Dans le processus de transformation, elle s'est tout simplement laissée habiter par cet autre aspect de sa personnalité. Elle est donc devenue plus entière.

Peut-être faudrait-il que chacun se demande quel animal l'habite. Et puis, ensuite, faudrait-il chercher le courage nécessaire pour assumer cette autre partie de son être. Changer d'espèce permettrait alors de mieux vivre dans celle qui lui appartient de par sa naissance mais qu'il doit par la suite mériter.

Paul Savoie